

Philippe Nemo, professeur à l'ESCP est aussi spécialiste de l'histoire du Moyen Âge. Dans son essai "qu'est-ce que l'Occident ?" il montre au chapitre 4 l'émergence au 11^{ème} siècle dans le sillage de la réforme grégorienne, d'un nouveau paradigme dans la vision religieuse chrétienne du monde, qu'il appelle la révolution papale. Si son interprétation est juste elle situe la spiritualité de Pierre Teilhard de Chardin - de "l'en avant", par sanctification de l'action sur le monde pour le faire monter - dans le droit fil de ce nouveau paradigme grégorien, opposé à l'ancien paradigme millénariste de "l'en haut" qui a laissé se déliter la société.

Au 11^{ème} siècle en effet le pape Grégoire VII et ses successeurs ainsi que le parti qui les soutiennent font le constat que le paradigme du 1^{er} millénaire d'attente passive d'un retour imminent du Christ, qui survalorisait la vie contemplative séparée du monde, a fait long feu. Ce paradigme a laissé s'installer le chaos dans la société (insécurité généralisée, décadence religieuse et institutionnelle, etc.). C'est pourquoi le Christ n'est pas revenu.

Il importe donc de « ..préparer les voies du Seigneur.. » en promouvant l'attitude spirituelle inverse de l'attente active, par la mise en œuvre réelle de l'éthique évangélique, c'est à dire d'une intégration réelle et intelligente de ces valeurs dans la cité (hôpitaux, droit, sciences etc.), afin de rendre l'humanité capable de Dieu et hâter ainsi son retour. Le Christ ne reviendra que si l'humanité fait collectivement l'effort d'aller à lui.

Passant à l'acte, Rome réforme. Autant dans ses Etats que dans l'organisation de l'Eglise. Tous les princes d'Europe l'imitent. Les résultats sont bientôt au rendez-vous. La "Renaissance" ne pouvait sortir de l'ancien paradigme, il lui fallait une spiritualité !

En sauvant la chrétienté du naufrage l'initiative papale a fait décoller une fusée ; la fusée Occident ! Tendue vers l'Avenir et la foi dans le Progrès, la spiritualité de la modernité est née. Elle tirera toute la planète.

Transformer le monde comme le répète Benoit XVI. Pour le Christifier ! En s'appuyant pour être efficace sur la culture et la connaissance d'aujourd'hui. Le monde, comme l'histoire, est une évolution de convergence vers Omega, le Christ, et l'homme est voulu pour travailler à cette convergence.

‘Chapitre 4’, extrait de - *Qu'est-ce que l'Occident ?* - de Philippe Nemo

La « Révolution papale » des XIe-XIIIe siècles

Ce qui va orienter dans un sens pacifique et rationnel le programme biblique d'agir dans l'histoire, c'est en effet une nouvelle « vision du monde » forgée au coeur du Moyen Âge européen, du XIe au XIIIe siècle, à l'instigation de l'Église romaine. Nous allons d'abord citer les principaux faits sociohistoriques qui ponctuent ce grand changement dans l'Église et la société chrétienne. Puis nous essaierons de remonter de là à l'intuition fondamentale qui a guidé et organisé intérieurement l'action des hommes qui l'ont accompli.

1. LA RÉVOLUTION PAPALE

L'événement socioculturel majeur qui s'est déroulé à la fin du XIe siècle en Europe est ordinairement qualifié de « Réforme grégorienne ». Rompant avec cette habitude, un historien américain, Harold J. Berman, a proposé d'appeler cet événement « Révolution papale ». L'événement fut en effet « papal », et non pas seulement « grégorien », dans la mesure où il fut réalisé non seulement par Grégoire VII (pape de 1073 à 1085), mais par d'autres papes avant et après lui, ainsi que par d'autres clercs et intellectuels pendant plusieurs décennies. Et il fut une « révolution » et non pas seulement une « réforme », en ce qu'il ne concerna pas les seules structures de l'Église, mais aboutit à réorganiser la connaissance, les valeurs, les lois et les institutions de la société européenne dans son ensemble.

Ce changement commence par une réaction énergique à la crise que vivait la société européenne à la fin du haut Moyen Âge. Aux Xe et XIe siècles, la féodalité était parvenue au maximum de son développement. L'Europe était désormais éclatée en une multitude de très petites entités politiques. L'insécurité régnait, la société était agitée par la faide de sang et les guerres privées. Sans guides spirituels, elle se repaganisait. Le clergé avait, en effet, perdu son autonomie. Les empereurs germaniques contrôlaient la papauté, les rois et les grands seigneurs nommaient aux hautes charges ecclésiastiques, les petits seigneurs

désignaient les curés - toutes ces charges se conféraient selon un régime général de népotisme et de corruption. De nombreux prêtres, et même des moines, menaient une vie licencieuse.

Les initiatives de certains évêques d'organiser une « paix de Dieu » avaient été une première réaction à cette dégradation. La réforme clunisienne du Xe siècle avait montré la force que pouvait avoir une Église affranchie des pouvoirs séculiers. Mais ces efforts devaient être repris et généralisés, et c'est ce qui fut fait par les papes.

Dans ses fameux *Dictatus papae* de 1074-1075, Grégoire VII déclara que le pape disposait de la *plenitudo potestatis*, à la fois sur l'Église et, indirectement, sur les royaumes séculiers. Il avait le droit d'exercer dans l'Église un pouvoir législatif absolu. Grégoire mit ce programme à exécution par une série de mesures spectaculaires. Il s'attaqua à la simonie (corruption dans la dévolution des charges ecclésiastiques), au nicolaïsme (vie maritale des prêtres), aux investitures laïques. Il décida que les évêques, les abbés et les clercs en général seraient nommés par les seules autorités ecclésiastiques. **Il fit décréter le célibat des prêtres** : le clergé constituerait ainsi un corps social indépendant dont les richesses ne pourraient plus être dispersées et qui serait entièrement disponible pour sa tâche pastorale.

Ces mesures furent décidées et exécutées par ce qu'il n'est pas excessif d'appeler un « parti », qui eut à prendre le pouvoir dans l'Église par des moyens parfois violents, comme on le voit dans l'épisode de la Patarie à Milan. En furent membres les papes avant et après Grégoire VII, mais aussi leurs aides, des légats, des évêques, des théologiens, des canonistes, des fondateurs d'ordre, les Humbert de Moyenmoutiers, les Hugues de Die, les saint Pierre Damien, les saint Anselme de Cantorbéry, les saint Yves de Chartres, les saint Bruno, les saint Robert de Molesme, ainsi que, peu après, les hommes qui créèrent **les ordres mendiants, saint François d'Assise et saint Dominique**. Ces derniers ordres religieux, établis sous le contrôle de la papauté, n'avaient pas pour vocation d'être contemplatifs, mais, singulière innovation, d'agir dans le siècle.

La vague de réformes toucha d'emblée le droit canonique. On fit codifier les anciens canons, cependant que les papes eux-mêmes, en fonction du nouveau pouvoir législatif que leur conféraient les *Dictatus*, édictaient de nouvelles lois proprement papales, les Décrétales. C'est pour fournir des modèles techniques de ce double travail que Grégoire VII prit une initiative aux conséquences immenses : celle de faire réétudier le droit romain antique, quasiment oublié depuis le haut Moyen Âge. Dans une ville, Bologne, qui appartenait à sa vassale la princesse Mathilde, il fit fonder par Irnerius, vers 1080, la première université de droit européenne. D'autre part, de grands conciles oecuméniques furent convoqués par les papes (les quatre conciles de Latran, celui de Lyon, etc.), - qui créèrent une nouvelle législation canonique universelle ayant vocation à organiser solidement la société chrétienne. Bientôt, un nouveau *corpus juris canonici*, le « Décret » de Gratien (1140), conçu sur le modèle des grandes codifications romaines, fut élaboré (il sera constamment mis à jour et étoffé dans les siècles suivants).

Les comportements sociaux avaient été jusque-là régis, d'une part, par des droits barbares et quelques restes épars de droit romain, d'autre part par la morale " chrétienne. Mais il n'y avait guère de liens entre ces deux registres. Depuis la conversion de Constantin et de l'Empire, ils avaient coexisté sans presque se toucher. Le nouveau droit canonique élaboré par les Décrétales et les conciles les rapprocha et les féconda l'un par l'autre. Il aboutit tout à la fois à « christianiser », c'est-à-dire polir et humaniser, le dur droit-romain, et à « juridiser », c'est-à-dire rendre un peu plus praticable, l'invivable morale chrétienne. L'effet le plus important de cette synthèse fut de *promouvoir le droit en tant que tel*. Les canonistes posèrent en principe qu'il était plus chrétien, pour régler les disputes et les litiges, d'emprunter les « voies de droit » que les « voies de fait » (cela visait en particulier la faide de sang et le prétendu code de l'honneur, venant des moeurs des sociétés barbares, qui autorisait le cycle des vendettas ; les

«codes de chevalerie », formulés par des hommes d'Église, disciplinèrent l'usage de la force et commencèrent à re-civiliser la noblesse). C'est ce même principe qui, appliqué au domaine constitutionnel comme il l'avait été au droit civil et au droit pénal, devait faire émerger peu à peu le modèle d' « État de droit » destiné à l'avenir que l'on sait en Europe.

Après les écoles de droit, furent créées des facultés des « Arts », où l'on enseigna à nouveau les arts libéraux reçus de l'Antiquité, c'est-à-dire les sciences. Bientôt fut instauré le système complet des facultés supérieures, théologie, droit romain, droit canon, médecine. Alors commença l'âge d'or de la scolastique.

Tout cela produisit des effets civilisationnels profonds et durables. Les États européens du temps prirent la monarchie papale comme modèle. Ils purent commencer une lutte de longue haleine, qui fut finalement victorieuse, contre la féodalité. Ils commencèrent eux aussi à légiférer (prudemment au début), à centraliser leurs administrations, à percevoir des impôts proprement étatiques, c'est-à-dire non féodaux, à juger en appel des cours seigneuriales, augmentant ainsi les prérogatives du contrôle royal sur l'ensemble du pays.

Avec cette renaissance des États sur un modèle antique, mais dans un esprit chrétien nouveau, l'Europe allait connaître de remarquables progrès. Entre les XI^e et XIII^e siècles, il y eut une forte croissance démographique, urbaine, économique, géopolitique. En fait, c'est à ce moment que commence le décollage de l'Europe par rapport aux civilisations - Islâm; Chine, Inde... - qui, jusque-là, lui avaient été égales ou supérieures. L'époque est marquée par une expansion géopolitique considérable de la chrétienté romaine aux dépens de l'islam ou du paganisme : les étapes bien connues de cette expansion sont la *Reconquista*, les Croisades, le *Drang nach Osten* des Allemands vers les pays slaves de l'Europe du Nord-Est.

Ces faits historiques ayant été succinctement rappelés, le problème qui se pose à nous est de comprendre l'origine de tous ces changements. De quel *esprit* les hommes de la « Révolution papale » étaient-ils donc animés ?

2. LES NOUVELLES CONDITIONS DE LA PAROUSIE

Il semble qu'on puisse le caractériser comme suit. Les hommes du parti papal pensèrent - et qu'on ne demande pas pourquoi ils eurent soudain cette nouvelle « vision du monde » : cela ne s'explique pas, c'est une mutation qu'il faut se résoudre à qualifier de spirituelle ou, si l'on préfère, philosophique ou intellectuelle ; en tout cas, un mouvement intérieur à la pensée, largement indépendant de l'environnement matériel - qu'il fallait d'urgence *christianiser le monde afin de rendre l'humanité capable d'atteindre ses fins éthiques et eschatologiques*.

En effet, en quittant le monde, le Christ avait promis son prompt retour. Cependant, mille ans s'étaient écoulés et rien n'était arrivé. Ni l'interprétation littérale de l'Apocalypse, ni son interprétation allégorique ne sortaient indemnes de ce non-événement. Que s'était-il passé ?

Les hommes de la Révolution papale eurent l'intuition prophétique que, si le Christ n'était pas encore revenu en ce monde, c'était parce que, le monde était devenu trop mauvais pour qu'il put songer à en faire sa demeure. Et que, de cette situation, les hommes étaient seuls responsables. **Depuis la conversion de l'Empire Romain, en effet, s'il y avait des chrétiens dans le monde, le monde lui-même n'était pas devenu chrétien. L'Église n'avait rien fait pour le transformer. Au haut Moyen Âge, le type d'homme le plus admiré et envié avait été le moine, précisément parce qu'il vivait hors du monde et s'abstenait d'agir sur lui. On pouvait constater maintenant le résultat de cette abstention : guerre de tous contre tous et perte de l'espérance. Il fallait donc changer radicalement d'attitude. La balle était dans le camp des hommes. À eux de transformer le monde, pour le rendre digne que le Christ vînt y habiter. On ne pouvait plus conserver l'attitude contemplative, « quiétiste », qui avait été celle des chrétiens du haut Moyen Âge.**

Telle fut la signification profonde des *Dictatus papae* et de toutes les autres mesures de la « Révolution papale ». Si le pape avait absolument besoin d'un pouvoir inconditionné, si l'Église devait être libérée des pouvoirs séculiers et de la société séculière, c'était parce que l'un et l'autre devaient se donner les moyens d'agir sur le monde. *Potestas absoluta* et *libertas Ecclesiae* étaient nécessaires si l'Église romaine devait être un pouvoir spirituel libre, capable d'orienter l'action des pouvoirs temporels comme, dans l'Ancien Testament, les prophètes hébreux avaient orienté l'action des rois d'Israël. S'il était nécessaire d'avoir le droit de changer la loi, de créer un nouveau droit canonique et de faire servir celui-ci à christianiser le droit séculier lui-même, c'était parce que les chrétiens devaient désormais mettre leur marque propre sur la vie du monde. On rapporte ce mot de saint "Thomas Becket (un homme du « parti papal ») : « **Le Christ a dit: "Je suis la Vérité", il n'a pas dit: "Je suis la coutume."** » **De la coutume et de tout conservatisme, la vérité devait pouvoir triompher. En cette période plus qu'en aucune autre, l'Église eut le comportement révolutionnaire qu'appelait sa morale.**

Pendant, on ne peut se mettre en route vers un but lointain sans être convaincu qu'il est au moins possible de l'atteindre. Or la théologie augustinienne, dominante dans le christianisme occidental au haut Moyen Âge, constituait à cet égard un obstacle presque insurmontable. Selon cette doctrine, la nature humaine a été entièrement détruite par le péché, et donc aucune volonté humaine ne peut être cause de son propre salut.

Pour saint Augustin, après le péché originel, l'homme ne mérite rien d'autre que la mort ; sa faute ne peut être rachetée par quelque oeuvre humaine que ce soit. Il est vrai que Dieu peut sauver l'homme par sa grâce. Mais personne ne sait qui sera sauvé et qui ne le sera pas, et l'homme ne peut rien faire pour changer ce décret éternel. Si Dieu damne, aucune bonne action ne peut sauver, de même qu'aucune mauvaise action ne peut empêcher que Dieu sauve. *L'action humaine n'a aucune valeur.*

Dans l'esprit de cette doctrine pessimiste - dont la sombre lueur domina l'Europe du haut Moyen Âge, puisque saint Augustin avait été le dernier Père de l'Église de l'Empire d'Occident avant que celui-ci ne fût plongé dans la nuit barbare -, la seule issue est de s'abstenir d'agir. Cette attitude contemplative avait été précisément celle des moines, déserteurs du monde. Le salut serait obtenu non par l'action, mais par des moyens surnaturels, la prière, les pèlerinages ou le culte des reliques, et, généralement parlant, par des moyens irrationnels et de superstition.

Il se trouve que cet obstacle à l'action messianique des hommes fut levé par un remaniement complet de la théologie morale.

3. LA DOCTRINE ANSELMIENNE DE L'EXPIATION ET LE PURGATOIRE

Le Cur *Deus homo?* de saint Anselme (écrit vers 1097) reformule la doctrine traditionnelle du péché et du salut d'une manière telle que la perception de la valeur et de la rationalité de l'action humaine en est bouleversée.

Résumons l'argument. La justice requiert que l'homme fournisse réparation du péché originel. Mais il ne le peut. Dieu le peut, mais il ne le doit pas. C'est pourquoi le rachat ne peut être accompli que par un homme-dieu, seul être qui, tout à la fois, le doive et le puisse. D'où l'Incarnation et la Croix. Or, celles-ci étant survenues, la question désespérante de la disproportion entre faute et salut est résolue. Le Christ, en effet, expie alors qu'il est totalement innocent ; il gagne, de ce fait, un excédent infini de mérites - un « trésor de mérites surrogatoires », comme on dira plus tard - désormais disponible pour abonder la dette infinie résultant du péché de l'homme. Ainsi, le salut n'est plus une simple perspective.

La grâce de Dieu *a été donnée*. L'humanité est *d'ores et déjà sauvée* par le sacrifice du Christ.

De cette doctrine anselmienne de l'expiation résultait implicitement un changement de perspective quant à la valeur de l'action humaine. Si le « péché originel » a été intégralement racheté, il ne reste plus alors à chaque homme qu'à racheter les « péchés actuels » accomplis pendant sa propre vie et dont il est individuellement responsable : Or ceux-ci sont à l'échelle de l'homme qui les commet ; ils peuvent être rachetés par des compensations finies. De sorte que la question du salut humain peut être figurée par le «bilan » suivant:

PASSIF		ACTIF
Péché originel,		Mérites du Christ,
Péchés actuels		Bonnes œuvres
- ∞ -a-b-c...	=	+∞ +a+b+c...

Dans ce schéma, l'action humaine retrouve un sens, puisque, désormais, *toute action humaine, quoique finie, compte dans le bilan*. *Quoi* que fasse chacun, en bien ou en mal, cela importe réellement. La plus petite des bonnes actions peut être celle qui fera finalement basculer le bilan du débit au crédit. Toute la superstition du Moyen Âge est virtuellement condamnée par ce changement de perspective.

On perçoit à quel point la valorisation de l'action et la condamnation de l'attitude d'attente passive de la grâce sont dans l'esprit du temps quand on constate qu'au même moment est mise au point, et cette fois pour le peuple chrétien au sens large, la doctrine du *purgatoire*. La notion de purgatoire fut construite pour résoudre le problème suivant : que se passe-t-il si l'on se met trop tard à bien agir, après avoir mené trop longtemps une vie pécheresse ? Ne sera-t-il pas difficile ou impossible de rendre le bilan positif avant sa mort et, dans ces conditions, cela vaut-il la peine de commencer ? Le purgatoire apporte la réponse, puisqu'il est un temps après la mort pendant lequel le pécheur peut achever de racheter ses fautes.

Avec le purgatoire, toutes les actions humaines, sans exception, ont donc leur signification. Il vaut la peine de réaliser de bonnes actions, même très tard dans sa vie, même un jour ou une heure avant sa mort, puisque, même si ce n'est pas assez pour payer sa dette dans l'immédiat, le reste *pourra* être payé. Donc la moindre des bonnes actions *a sens*. Ce sens est redoublé par le dogme corrélatif que les bonnes actions des vivants peuvent raccourcir les épreuves des âmes du purgatoire: dans l'agir humain, rien, décidément, ne se perd, tout «mérite surrogatoire » trouve sa récompense.

Ainsi, par la doctrine de l'expiation comme par celle du purgatoire, il était entendu désormais, dans l'esprit des hommes de l'époque de la Révolution papale, que *l'action humaine dans le monde n'est pas le néant que saint Augustin avait voulu y voir*, mais que, même limitée, même marginale, elle *a toujours une valeur aux yeux de Dieu*. Cela ouvrait la voie à ce que les Dominicains et saint Thomas d'Aquin développeraient un peu plus tard en utilisant les matériaux de la morale aristotélicienne ; le mode d'agir de la grâce divine n'est pas de se substituer à la nature humaine déchue, mais, au contraire, de guérir celle-ci, de manière que l'homme puisse choisir librement le bien et le faire. Nonobstant le péché, *la nature humaine, sauvée par le Christ, est bonne*.

4. LE SALUT, ENTREPRISE HUMAINE. LE CHRIST MÉDIATEUR

Avec ces innovations théologiques, l'homme fait donc irruption sur le devant de la scène. Il peut jouer un rôle dans l'histoire qui conduit à la Parousie. Le chemin vers le ciel n'est plus perçu comme une ligne verticale que l'on monte ou descend d'un coup par le seul effet de la

grâce incompréhensible de Dieu ou par les procédés de la superstition. Il devient une ligne combinant le vertical et l'horizontal, un itinéraire visible par lequel l'homme progresse par des moyens à portée humaine.

Ce n'est pas un hasard, remarque Berman, si les représentations du Christ comme *médiateur* s'imposent à cette époque. Bien entendu, la doctrine chrétienne a, dès les premiers siècles de la patristique, énoncé que le Christ est homme *et* Dieu. Mais, dans le haut Moyen Âge - et ceci est vrai également jusqu'à nos jours dans le christianisme orthodoxe -, la nature divine du Christ était privilégiée, comme en témoigne l'art religieux. Même lorsque, dans la peinture ou la sculpture, on le figurait en croix, on voulait voir, et donc on peignait, sa face triomphante et mystique plutôt que les expressions de son humanité charnelle. Que l'on songe aux icônes orthodoxes. Plus que Jésus, c'est le Christ qu'elles représentent, avec son halo de sainteté et son visage infiniment serein. Ce visage ne porte pas la marque de l'agonie, la représentation ne retient que la gloire de la résurrection. D'ailleurs on sait que cette représentation minimaliste elle-même fut contestée dans l'orthodoxie lors de la querelle de l'iconoclasme.

Par contraste, l'art occidental commença, au pli du Moyen Âge, à représenter le Christ comme un homme *souffrant*, avec son corps émacié et sanglant, ce qui revenait à mettre l'accent sur son *humanité* - et ce style de représentation s'est imposé depuis ce temps dans toute la chrétienté occidentale. C'était dans la logique directe de la théologie explicitée ci-dessus. Que l'action humaine ait valeur et sens, cela ne peut mieux être illustré qu'en soulignant l'humanité du Christ. C'est parce que le Christ sauvant l'humanité est homme autant qu'il est Dieu que l'homme peut oser se donner comme programme moral *l'imitatio Christi* et que l'ascension vers le salut est, au moins en partie, à la portée de la nature et de la volonté humaines.

C'est ce qui sera prolongé et magnifié plus tard par la fameuse traduction, par Luther, du mot hébreu désignant la « vocation » d'Abraham (que la Vulgate avait traduit *vocatio*, mot dans lequel la théologie traditionnelle avait entendu la seule vocation religieuse, c'est-à-dire la tâche contemplative des moines ou la tâche pastorale des clercs séculiers) par le mot allemand *Beruf*, dont la racine renvoie certes à un « appel », mais qui signifie, dans la langue allemande commune, « métier, occupation professionnelle ». **Ce à quoi Dieu appelle le peuple de ses élus, ce n'est pas seulement à contempler ni même à prêcher, c'est à transformer le monde par l'agir humain. Le travail n'est plus une malédiction, c'est la manière dont l'homme est appelé à coopérer avec Dieu pour parfaire la création.** Max Weber a souligné l'originalité dont Luther faisait preuve par cette traduction-interprétation, qui inaugurerait un « ascétisme séculier » contrastant avec l'aristocratie oisive du catholicisme romain du début du xv^e siècle. L'originalité est cependant moins grande, selon nous, que Weber ne l'a cru. Car Luther retrouvait, qu'il le sût ou non, l'esprit même de la « Révolution papale », dont l'activisme politique, juridique, intellectuel, économique, ne s'explique que par cette même sanctification de l'agir humain. La thèse des protestants selon laquelle l'Église romaine n'était que contemplative, jouisseuse et superstitieuse, thèse nourrie, certes, des abus de l'Église du xv^e siècle, n'en est pas moins essentiellement polémique. L'existence de déviations ne prouve rien contre l'esprit intérieur profond d'une institution, et l'existence d'ordres monastiques riches et pléthoriques à la Renaissance ne prouve rien quant à l'esprit de l'Église des xi^e - xiii^e siècles. Le protestantisme est, en ce sens et quoi qu'on ait dit, dans la continuité de l'Église romaine. Protestantisme et catholicisme resteront les deux composantes plus ou moins complémentaires d'un même christianisme, chacune ayant ses spécificités, certes, mais toutes deux conservant un type fondamentalement identique de rapport au monde, à l'action et à l'histoire.

5. LE GRAND INQUISITEUR

En revanche, la Révolution papale devait déterminer une coupure profonde et durable entre le christianisme occidental et l'orthodoxie. Une certaine évolution divergente entre les deux christianismes avait été la suite inévitable de leur séparation géographique et politique, mais rien n'avait été irrémédiable à cet égard jusqu'à la Révolution papale. Après celle-ci, et parce que l'Orient n'aura pas accompli la même mutation spirituelle, il se creusera entre les deux christianismes, du XI^e siècle à aujourd'hui, un véritable fossé.

Les théologiens orthodoxes interprétèrent l'attachement des Occidentaux à l'action temporelle comme le signe qu'ils renonçaient purement et simplement à la dimension surnaturelle de la vie.

Le fameux passage des Frères Karamazov de Dostoïevski intitulé, « La légende du Grand Inquisiteur » met en scène ce malentendu radical. Dostoïevski y oppose le Grand Inquisiteur, symbole du catholicisme romain, à Jésus. Celui-ci est présenté comme un orthodoxe authentique : il est pur amour et héroïsme. L'autre est un cynique, il est le Politicien par excellence. Il représente la Raison occidentale politico-juridique que Dostoïevski pense être essentiellement matérialiste et sans âme.

La scène est magnifique. Jésus revient sur terre dans l'Espagne du XVI^e siècle. Il est reconnu par la foule qui commence à l'adorer. Mais il est brutalement arrêté et jeté en prison par les soldats de l'archevêque de la ville, Grand Inquisiteur. Au milieu de la nuit, celui-ci rend visite au prisonnier et a avec lui une longue conversation. Il lui explique qu'il n'aurait pas dû revenir sur terre, parce qu'il exige trop de l'humanité. Celle-ci n'est pas capable des vertus héroïques que Jésus a manifestées lorsqu'il a résisté aux trois tentations du Diable au désert. Le Grand Inquisiteur et, avec lui, toute l'Église romaine ont bien compris, eux, que le peuple ne veut rien d'autre que manger et jouir de la vie terrestre prosaïque, même s'il doit payer cet assouvissement de ses désirs de l'asservissement de son âme. Les hommes ne sont ni capables ni désireux d'amour et de liberté. Les élites catholiques romaines ont compris cette limitation des créatures et accepté de les gouverner telles qu'elles sont. Renonçant à tout idéal, l'Église romaine a entrepris d'organiser la vie terrestre de ses sujets, soumettant entièrement la horde aux pouvoirs ecclésiastiques et séculiers. En revenant de manière impromptue, Jésus risque d'interrompre ce règne serein de l'Église et, en éveillant à nouveau sur terre des idéaux héroïques transcendants, de priver le peuple du bonheur sordide mais solide dont il jouit grâce à la sagesse de ses chefs désabusés. Cela, le Grand Inquisiteur ne le permettra pas. En conséquence, dès l'aube, Jésus sera brûlé sur le bûcher".

Cette peinture de l'Occident par Dostoïevski rend manifeste, dis-je, le malentendu tragique qui sépare désormais les deux chrétientés. Substituer une montée graduée, progressive, usant de la raison, à une voie verticale, instantanée, magique, n'implique nullement qu'on ait renoncé à atteindre le sommet ; organiser la vie terrestre n'implique pas que l'on ne croie plus au Ciel. On peut même soutenir le contraire. La théologie occidentale pose qu'on ne mérite d'aller au Ciel que si l'on traduit la charité en actes, ce qui implique qu'on se soit mis en mesure d'améliorer réellement le monde en employant toutes les facultés de la nature humaine. Celui qui se met le plus en mesure de transformer la Terre prouve donc par cela même qu'il est celui qui veut le plus ardemment gagner le Ciel; celui qui donne son régime de croisière au travail de transformation de la Terre et s'obstine à lui faire porter des fruits prouve que, pour lui, ce travail est devenu sa mystique. L'oeuvre humaine reflète et révèle l'idéal transcendant qui l'oriente. Alors que la volonté entreprenante d'organiser le monde est,

pour les orthodoxes, la preuve manifeste qu'on oublie Dieu, elle est, pour les Occidentaux, l'unique manière sincère de L'adorer.

L'apologue dostoïevskien montre en tout cas parfaitement, selon nous, l'abîme qui a séparé jusqu'à aujourd'hui l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest. Si les chrétiens orientaux sont allés moins loin que les Occidentaux dans le développement économique et technologique et la maîtrise de la nature, c'est parce qu'ils n'ont pas attaché la même valeur transcendante à la responsabilité humaine, à l'action humaine, à la raison humaine, aux pouvoirs et aux travaux humains. Depuis Pierre le Grand, les Russes ont pris conscience de leur retard et l'ont largement rattrapé, mais, à lire Berdiaev ou Soljenitsyne, on peut craindre qu'ils n'en aient toujours pas compris la raison profonde.

6. LA SANCTIFICATION DE LA RAISON: LA SCIENCE GRECQUE ET LE DROIT ROMAIN MIS AU SERVICE DE L'ÉTHIQUE ET DE L'ESCHATOLOGIE BIBLIQUES

Il faut insister maintenant sur un aspect capital de la réhabilitation de l'homme par le Moyen Âge classique. La nature humaine comporte comme différence spécifique la *raison*. Le salut va donc devenir, au moins en partie, une entreprise rationnelle. Il ne sera plus une affaire de « tout-ou-rien », comme dans l'attente de l'alternative grâce/damnation, mais de mesure. D'abord, l'homme doit calculer jusqu'à un certain point son propre salut, puisqu'il lui revient d'équilibrer les actes mauvais par une quantité équivalente de bonnes oeuvres. Il gère et construit sa vie. Même s'il s'agit évidemment d'un calcul intuitif, c'est déjà l'apport d'une certaine raison dans une réalité jusque-là totalement imprévisible, appelant à une attitude fataliste. D'autre part et surtout, il doit faire usage de raison pour réaliser ces bonnes oeuvres elles-mêmes. En effet, que sont les « bonnes » oeuvres ? Ce sont des actions charitables, c'est-à-dire celles qui diminuent *réellement* les souffrances des hommes, nourrissant *réellement* ceux qui ont faim, guérissant *réellement* les malades et, généralement parlant, diminuant l'emprise du mal dans le monde. Or transformer le monde implique, pour l'homme, d'une part, de le connaître; d'autre part, d'instaurer une coopération sociale pacifique et efficiente qui permette d'agir sur lui, c'est-à-dire, respectivement, une *science* et un *droit*. User de la raison dans la science et le droit va donc désormais devenir pour l'homme occidental un devoir sacré. Alors que, jusque-là, l'usage de la raison était une préoccupation seulement humaine, et une préoccupation d'ailleurs souvent condamnable, sentant le fagot, il devient maintenant *le devoir moral par excellence*. La raison est sanctifiée.

Mais qui veut organiser la société et connaître le monde dispose, à l'époque de la Révolution papale, de deux outils rationnels tout constitués, dont il suffit de réapprendre l'usage : le *droit romain* et la *science grecque*.

Le droit romain, nous l'avons vu, est réellement un instrument de mesure et de raison, puisqu'il vise à distinguer les propriétés et à les reconnaître après de multiples mutations. Il n'a aucune valeur, si l'on pense que la justice humaine est un leurre et que seule compte la grâce. Il a, en revanche, un intérêt transcendant si l'on pense que le salut peut dépendre de l'exacte mesure selon laquelle on s'acquitte de la justice humaine. Telle fut la raison profonde du regain d'intérêt des hommes des XI^e-XIII^e siècles pour le droit romain, alors qu'il avait été complètement oublié en Occident depuis Charlemagne et même auparavant : il répondait à merveille au nouvel esprit du temps".

C'est le même esprit qui fit redécouvrir la science grecque. Certes, elle n'avait jamais été vraiment perdue de vue, puisque, dans les écoles monastiques et épiscopales du haut Moyen Âge, on avait étudié sans solution de continuité le *trivium* et le *quadrivium*, c'est-à-dire les « arts libéraux » élaborés par le monde gréco-romain. Mais ces arts s'étaient étiolés, puisqu'ils

servaient seulement de propédeutique à l'étude de la science sacrée, selon les vieux préceptes du *De doctrina christiana* de saint Augustin. Avec la Révolution papale, on assiste à un changement de statut de ces disciplines et du lieu de leur étude.

Lorsqu'ils sont transplantés dans le cadre nouveau des Facultés des arts, les arts libéraux commencent à vivre d'une vie propre, malgré bien des réticences. Bien que Pierre Abélard (un des premiers « rationalistes » des nouvelles universités, et le premier à avoir conçu la théologie elle-même comme une science sur le modèle grec, c'est-à-dire un exposé abstrait et systématique, par différence avec l'exégèse linéaire, historique et symbolique de l'Écriture qu'elle avait été jusque-là, ait été durement attaqué par saint Bernard, les méthodes rationnelles qu'il introduisit à l'Université y prirent racine. C'est l'un de ses élèves, Pierre Lombard, qui devait écrire la première grande « somme théologique » exposant de façon systématique la vision du monde caractéristique de la nouvelle chrétienté. De même, bien que saint Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin aient eu eux aussi à combattre pour faire admettre Aristote, leur nouvelle vision scientifique de l'homme, axée sur une analyse approfondie de sa nature, ouverte à toutes les questions morales, politiques et même économiques importantes pour la vie du siècle, désormais traitées sur un plan entièrement systématique et rationnel conforme à l'idéal méthodologique aristotélicien, s'imposa. Albert et Thomas n'étaient-ils pas des Dominicains, les membres d'une des nouvelles milices du parti papal ? Certes, la méthode scolastique restera longtemps centrée sur les « autorités ». Il faudra attendre Bacon et le développement de la science par les Galilée, les Descartes et autres Kepler et Newton pour mettre au point et généraliser la méthode expérimentale moderne. Mais la méthode scolastique pratiquée dans les universités du Moyen Âge, procédant par questions, distinctions, examen et résolution méthodique des objections, du *pro* et du *contra*, aura réveillé l'esprit scientifique de l'Antiquité et préparé directement les chercheurs à la démarche hypothético-déductive caractéristique de la science moderne.

En tout cela, on le voit, c'était toujours l'idée de base de la Révolution papale qui était ouvertement ou secrètement à l'oeuvre : développer tous les pouvoirs et moyens de la nature et de la raison humaines pour travailler à la réalisation des idéaux éthiques et eschatologiques de la Bible. Mais, comme la raison est mesure, degré, construction et patience, ce choix ne pouvait se faire qu'aux dépens du fanatisme millénariste. Nous trouvons donc ici la clé que nous cherchions à la fin du précédent chapitre : si, dans le monde occidental, la voie d'une amélioration pacifique et progressive de la société par la science et le droit a tendu à l'emporter sur la voie millénariste violente qui n'envisage que vengeance et destruction, les Occidentaux le doivent au choix inspiré qui fut fait par les hommes de la Révolution papale de recueillir l'intégralité de l'héritage de raison et d'équilibre de l'Antiquité gréco-romaine.

La civilisation sera désormais une synthèse entre « Athènes », « Rome » et « Jérusalem » : les raisons scientifique et juridique seront mises au service de l'éthique et de l'eschatologie bibliques, la foi se choisira comme moyen l'épanouissement de la nature humaine : rationnelle. L'Antiquité classique s'intégrera complètement à l'imaginaire et à l'identité des peuples chrétiens d'Europe, et c'est cette synthèse, par laquelle s'élabore un esprit ou Forme culturelle sans équivalent ailleurs, qu'on peut désigner par le terme d'Occident.

7. CAUSE FORMELLE ET CAUSE MATÉRIELLE: LA QUESTION DE LA TRANSMISSION DES TEXTES

Ajoutons une remarque. Le droit romain et la science grecque étaient connus en Occident depuis longtemps en tant que simples matériaux. Par exemple, le texte du *Corpus juris civilis*, le grand recueil de droit romain réalisé à l'initiative de l'empereur Justinien au VI^e siècle, s'il

n'avait jamais été mis en application, et pour cause, dans la partie occidentale de l'Empire, y avait été diffusé et n'y avait jamais été perdu. De même, bien que de nouveaux textes de science et de philosophie grecques, jusque-là ignorés de l'Occident où ils n'avaient, pas été conservés, aient été découverts dans les bibliothèques arabes d'Espagne (du fait de la *Reconquista*) et (du fait des Croisades) à Byzance et au Proche-Orient, de nombreux autres textes avaient été continuellement gardés et recopiés dans les monastères occidentaux.

Aussi le renouveau du droit et de la science ne doit-il pas être interprété comme un fait contingent résultant de la découverte fortuite de certains textes. Le fait nouveau n'est pas matériel, mais intellectuel. Il est que des textes qui étaient disponibles depuis longtemps étaient maintenant perçus comme utiles et pourvus de sens. Avant la Révolution papale, les Occidentaux avaient dormi sur ces vieux textes sans se soucier d'eux parce qu'ils n'avaient plus, ou n'avaient pas encore, la moindre idée de leur utilité et de leur valeur - un peu comme des sociétés préindustrielles peuvent dormir pendant des siècles sur des champs pétrolifères ou des mines d'uranium sans soupçonner leur utilité et même leur existence. Si l'on pense que l'on va être sauvé ou damné uniquement par l'effet de la grâce, et que les actes humains n'interviennent en rien dans ce processus magique, on n'a certes pas besoin de calculer la valeur précise des dits actes. Par conséquent, on n'a nul besoin d'un outil technique comme le droit romain qui fait des distinctions subtiles et donnant lieu à quantification entre ce qui est licite et ce qui est illicite. Si l'on est dans cet état d'esprit et qu'on tombe par hasard, sur le rayon d'une bibliothèque, sur un manuscrit du *Code de Justinien*, on n'y prêtera pas plus d'attention que ne lui en prêtent les mites, surtout si l'on en perçoit le langage comme vieilli et obscur. C'est seulement si l'on a absolument besoin d'être éclairé sur les moyens d'établir une coopération pacifique et efficiente entre les hommes, si l'on a peur d'aller en enfer au cas où l'on n'établirait pas à cet égard les comptes les plus exacts, et si, dès lors, la mesure rationnelle de la valeur des actions devient un *souci vital*, qu'on découvre dans le *Corpus* une source vive et qu'on est prêt à faire tous les efforts nécessaires pour en déchiffrer les arcanes. C'est dans cette disposition d'esprit qu'Irnerius a commencé à étudier le droit romain à Bologne, et qu'ont travaillé après lui sur le *Corpus* des milliers d'étudiants à travers toute l'Europe. Même remarque pour la science grecque: les mathématiques, l'astronomie, la médecine, mais aussi les sciences politiques et morales grecques, ne sont intéressantes que si l'on estime moralement indispensable de connaître réellement le monde et l'homme, et si l'on est résolu à ne plus se contenter des conceptions mythologiques dans lesquelles on soupçonne un mensonge ou une ignorance ; si, en un mot, l'on tient l'ignorance et la superstition pour une forme de péché.

Il est donc faux et superficiel de dire que le renouveau intellectuel de l'Europe des XI^e-XIII^e siècles serait uniquement dû à une influence arabe, pour la raison que les Croisades et la *Reconquista* auraient mis les sauvages européens en relation avec ces centres de culture raffinée qu'étaient Damas, Bagdad ou Cordoue, où la science grecque avait été depuis longtemps recueillie et traduite. Il est exact que de nombreux manuscrits inconnus des Européens leur furent révélés par l'intermédiaire du monde musulman, par exemple une bonne partie des corpus aristotélien ou hippocratique. Il est vrai également qu'en complément des textes grecs recueillis ou traduits par les Arabes, les Occidentaux, à la grande époque de l'« averroïsme latin », ont découvert les contributions scientifiques originales des Arabes, notamment en matière de mathématiques. Mais ces éléments matériels sont moins importants que l'esprit qui les rendait signifiants et qui appelait à s'en emparer puis à les renouveler complètement, à la faveur d'un véritable second départ de la science mondiale. Cet esprit a été la cause formelle du renouveau de la science, les manuscrits trouvés en Orient en ont été la cause matérielle. Si la cause matérielle eût suffi, Galilée eût été Mongol.
